

Le claquement du néant

Marc Gariépy

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gariépy, M. (1994). Le claquement du néant. *Liberté*, 36(4), 124-133.

MARC GARIÉPY

LE CLAQUEMENT DU NÉANT

à H.T.

*Je t'ai choisi !... Comme choisit l'amour !
Comme une cime est choisie de la foudre !
Je t'ai choisi !
Je te remets l'arme prodigieuse,
La Lyre !...
Arme-toi de la Lyre ! Éveille le son vierge !
Que ma Lyre enfante mon Temple !...*

Paul Valéry

Sous les mots, le souffle ne peut allumer que la
transparence extasiée des cavalcades.
Pur tremblement dont la solitude est un perpétuel retour.
Il faut faire fructifier le silence même dans sa lointaine
prison.
Marcherons-Nous dans les eaux tumultueuses du
souvenir ?
Marcherons-nous au cœur de notre profonde tristesse ?
Il y a déjà si longtemps que les tempêtes grondent avec
notre courage et notre espoir.
Marcherons-nous dans les monstrueuses geôles du
crépuscule ?

Nous sommes l'indicible rayon : un frémissement pourra nous sauver.

La rosée du matin, les pages de notre enfance sont l'amour pour lequel notre pauvreté est devenue notre salut.

Ô Égarement du songe !

L'Oubli de nos transes, de ta peau, de ta poitrine, est-ce trahison de cette sépulcrale quête qui t'a sacrifiée, semence ?

Homme, le temps est venu de commémorer la perte, l'affligeante mort de l'hirondelle que nous assassinâmes. Myriade de pensées fourmillant dans mon gîte. Un combat onéreux travaille mon âme : je tends à plonger dans la disparition tombale.

Honte de l'insondable gouffre où je sombre dans une secrète révélation, hantise qui me recherche.

Que de tortures ont perturbé et heurté ma vision !

Que m'importe la fatalité ! Les crêtes de mon crime ont façonné une irrémédiable solitude : c'est là que je médite ma souffrance et, par les purificatrices steppes du chant, ma si nécessaire revanche.

Réjouissantes larmes dont la portée sauvage me tire hors de mes rêves exsangues.

Rêves bâtis avec l'aveugle acharnement du mensonge. Pour me défendre ?

Chancelant lieu de l'outrage dans le vallon, chancelant remords et force implacable du cœur.

Portes transies de la plus tenace émergence.

Gravissons les sanglots du néant, périlleuse chute où le châtiment suscite nos enfers comme des griffes démoniaques.

Notre caverne est un miroir, impénétrable pour les ombres et comme le charme de tes yeux menteurs, la souvenance qui me désaltère.

L'ordre du cœur, emblème qui nous fonde et nous élève,
notre plus intime et plus parfaite et plus essentielle
souffrance.

Il faut traverser la Mort, porte embrasée vers Dieu,
murailles douloureuses où le Mal répand des hurlements
dans le soir.

Où la blessure répare le meurtrissant Exil.

Comme une source, la nuit chante, orgue grave, onirique,
labyrinthe dont la phosphorescence engage le danger
pour l'âme. Redoutable

Éclat où l'ombre lascive devient effraction.

Le pays étranger dont le désert épouse l'UNIQUE.

De ton regard qui m'enivra, des ténèbres véhémentes qui
se changèrent en gémissement dans le malade cerveau.

Les portes grincent, les fantômes errent, enfants royaux
dans la conscience courroucée dont le délabrement
s'agite en lumière,

Ô déferlement spasmodique des présences dans
l'imagination !

Quelle attente régnera sur les supplices les plus atroces ?
Spectre de l'Origine où le désir touche à la dévastation.

Vagues nommant ton nuptial flambeau, Ô Vérité de
l'âme plus sensible au poids qu'un corps tourmenté.

Qu'est-ce du mensonge ? Le refuge derrière les murs
poreux du chant, le masque de l'offrande, le poison
dans le baiser, la mémoire dans la peine ! Poignante
décadence de nos pas aux faîtes de la contemplation,
nobles échancrures de la Beauté.

Si tu perdais l'extase, que deviendrait notre pays ? Si tu
savais l'amour, qu'engendrerait le jour ? SOMMES-
NOUS DAMNÉS ? Il est fortifiant l'aveu du hasard
qui te trouble, te mène à l'Auréolée Aurore.

Nous vagabondons comme une migration incertaine.
Évoquions-nous le mal quand nous te perdîmes, fardeau
de promesses, dans notre cape sombre ?

Obscurité où les dieux pensent. Mort où demeure ton interrogation ? Là où chercher au-delà de l'énigme, c'est trouver son propre visage, visage d'un démon que l'ange assassine ! Mais la mort triomphera-t-elle de nos plaintes, nos pleurs et nos hymnes ?

Le Christ apparaît, vent orageux, douce aumône, puis la montagne tremble. Quelle douleur éparsse m'étonne en ses yeux, quel mystère se dévoile devant la visionnaire démente, où habite notre destinée ?

Devant ce brumeux paysage, l'enfance cherche sa lueur, belle chimère dont les erreurs s'accumulent jusqu'au scintillement, son paradis, et son prix. Pillons l'extase, là réside notre faim. Ah mère des hommes, sois-nous protectrice de cette effrénée turbulence dans la forêt, avant le chaos gros de ses éboulements.

Acariâtre fée, es-tu spongieuse des calamités, des fureurs, ta carrure émancipée m'est-elle affront ? Ne voulons-nous pas descendre jusqu'au sommet ? Vociférons car l'ombre nous cause et la sanglante profondeur et la strangulation cruelle. Ombre, nous guideras-tu vers l'asile de notre force ? Toute nudité émerge de Dieu.

Comme nous pleurâmes notre débâcle, aliénée gerbe de fougue, vitesse ardente qui chevaucha les sommets. Ô Débarcadère persécuté par la racaille, ses vomissures, ses crachats et ses morsures ! Notre exil est la lucide distance et l'enfantement de nos entrailles profanées. Profondeur de l'azur réfléchissant nos actes et nos dilués songes.

Flammes vigilantes animant nos routes, parfois vous nous brûlez, dans votre furie et vos grands écartèlements. Où donc l'homme est pur ? Où nous mène le miracle des métamorphoses, de l'abîme qui disloque au fût qui tremble dans nos mains ? Voluptueux nuages, pèlerinage

où la Mort ne serait pas la délivrance et toi suicide qui ne trancherait pas les nœuds de la douleur. Nuages, nuages nostalgiques, qu'emportez-vous vers ces choses, ces tertres peuplés ? La mort rôde, puissante absorption de notre impuissance qui cependant transcende ce cauchemar. La peur enlace jusqu'à la fuite agile. Tu es révolte, incantation de ton espace et surplombement de tes plaies, dans le tonnerre des futurs crépuscules. Portes, portes géantes, ouvrez-vous vers le baume, le bercement, la douceur !

Je viens de loin, de très loin, où les pâturages sont rares et les frissons évanouis. Ma conquête s'étanche sur les solitaires vagues du pardon. MON RETOUR EST PUR. Ayant souffert la mort, sa déchiqueture, sa décomposition, sa putrescence, maintenant j'aspire à la vie.

Aucune flétrissure, aucune agonie n'aboliront mon foudroiement spacieux, de l'immensité à mes épaules qui soulèvent le monde.

Tout cheminement s'appuie sur des parapets imaginaires, ou guerroyants ou pacifiques comme l'être disponible et l'arrachure spoliatrice.

IL FAUT CONQUÉRIR LA FOLIE. Résiste à l'ébranlement confus du carnage qui lève l'épée sur ton obscur souvenir. Ton départ m'a affranchi et décrouvrant la déchirure, je devins fécondité. Notre rupture est libération et espérance. Mais quelle clarté réconciliera deux branches mortellement atteintes, percées du dard de l'amour, de la naissance dans la douleur intenable comme une éclipse ? Nous réveillerons-nous dans le lit somptueux des étreintes, des odeurs fauves et des caresses ?

Ô croire que je suis l'attente de ce feu, de cet embrasement qui cicatrisera, suture, mon spleen, et l'horreur de ma chute incandescente.

Tu es mon salut, vasque inoubliable, sable où je m'étends, galbes que je palpe. La nausée de tout échouement, récifs écumeux des brisures, est le double de la saveur, pont que tu traverses, profondeur d'où tu remontes. Emmurement cadavérique qui devient luminescence, je te pressens plus apte à grandir qu'à déflorer. L'amour a besoin d'océans et de clairières, de tonnelles, de branchages et de rivières. Nous fûmes choisis pour vivre un rêve écroulé. Comme le fruit savoureux, il est éphémère et se cristallise en hantise et affliction. Jeunesse, couronnez ces fronts !

Quand tu persistes en ton illusion, le soleil descend jusqu'au rivage, incendiant ton âme et la mêlant au festin des dieux.

Couloirs sombres de la prison, vous éclairez d'un fanal fidèle ma route dans le dédale des images fluorescentes. Pureté, qu'appelles-tu amour ? La voix des Lointains, vaporeuse, qui tressaille, prête à tout courage. Le coquillage qui enferme la mer et jubile en des secrets soupirs et des spasmes longs, longs comme un orgasme. Ou le ténébreux volcan désolant l'intimité de tes landes, rasant ta force, accroissant ta ferveur.

Pureté, quel effondrement a jailli de ta présence si bienheureuse, t'a précédée sur ces épines et ces couteaux de la vie ?

J'ai longtemps regretté mes colères, mes véhéments flots devant ta gorge blanche, tes seins et ta cavité mouillée, espace ivre de nos ébats immortels.

Sais-tu pourquoi l'on aime ? Rudérale nostalgie où émergent la tristesse et la fenêtre fascinée et l'adoration qui s'enlise. Lueur si fragile, si soyeuse que j'ai quittée

pour ces horizons blafards du renoncement, de l'engagée souffrance pareille à ces spectres qui m'étouffèrent. Toute espérance élève l'âme qui s'y soumet, toute distance sépare en une angoisse et une interrogation abyssales. Tes sanglots émeuvent l'arène héroïque d'une autre allégresse. Ils expriment la pensée et s'abreuvent d'eux-mêmes, buvant le chagrin comme l'éperdue enfance dont la révolte secoue l'holocauste inconscient. L'aimais-tu pour elle-même comme l'affirme la plainte amère de ton dédale ? Peut-elle, ombrage intime de ton cœur, t'absorber avec le visage de la tendresse en un regard uni si elle sentit ta violence, sa suppression, son meurtrier réquisitoire ? Ô embrasée solitude dont le brasillement par de taciturnes pas, explore d'obscurs mondes et telles prières vertigineuses, tu fléchis après la démesure, après ta démentielle débandade. Ô embrasée solitude !

Nous venons du lointain pays de la « Folie » pour abstraire la nuit, son châtiment, ses profondeurs, son entonnoir sulfureux. Nos mains sont sanglantes de la plus atroce condamnation. Notre vision a sublimé l'enfer et ses obsessionnelles cassures, sa désintégration, son agonie noire. Notre épreuve a extirpé la plus urticante jalousie. Nous sommes né de l'heure verte quand sonnent les intransmissibles supplices nous accablant de leur terreur. Que chaque étoile qui luit dans l'insondable immensité, éclatant de sa force et de sa trajectoire, témoigne de notre infini voyage à travers des ténèbres qui tuent, paralysie stérile de démembrement et de remords. Nos gémissements réveillèrent le Dieu touché, ils éloignèrent les hommes de leur âtre sombre. Brasille notre poitrine, crépitante guerre qui exige l'altitude royale. Frères, ils nous ont banni de la terre, nous ayant à peine reconnu et cependant que rare s'avère notre croix plus lumineuse que la meute qui nous y cloue. Dans le

ciel, la pluie fut appontement d'un souvenir qui brille jusqu'au chaos de notre renaissance aqueuse. Le vent mélancolique, le grand vent dissolvant mes structures, lèche tous les visages blanchis de la nausée objurgatrice. La dernière habitation berce les arabesques dansées des arbres. Je contemple de décharnées feuilles geignant rêveusement, des astres mourir subitement sur cette terre passagère. Partout, ce sont explosives lamentations, voix profondes assiégeant vainement la jubilation des anges.

Accédant aux névralgiques cimes, montagne sainte, j'ai osé escalader les sphères propitiatoires, sentier mince menant à l'extrême révélation.

Ô Meurtrissure ! Ô Éclosion allègre créant un émerveillement sans bornes, exultations nommant les jouissances de la chair, seule propageant les délices et le bonheur, et mes fièvres pétulantes ont bravé l'éclair. Vomissant mes hantises, exilant le puissant exil, festoie le CHRIST, extase précipitant la transfiguration nécessaire. Mais aucun ne s'assouvit de mon malheur, et je garde, unique désert, unique flamme, l'éloge des hauteurs inaccessibles. À ta splendeur, il faut le dépassement du naufrage convulsif. Tes chants passent devant l'indifférence et le mépris du peuple, atmosphère qui est malade, spleenétique et ténébreuse. Ô mes soirs d'hiver macabre, comme je me les rémémore devant ton exode. Tu as fouillé tes yeux dans mon miroir, oubliant que tu es solitude, voyage, méditation. Nous fûmes brisés par notre faute, comme ces nuages avarés d'amour, de notre amour qui s'auréola de fureur, de tragique tiraillement. Automnale douleur, tu es errance, brûlure âcre, désir fou, imagination universelle. Fantôme des mortes voluptés, tu viens hanter ta Bien-Aimée la noyant de tes requêtes, l'effrayant de ta rage, arborescence sonore

qui t'emprisonne et te donne l'illusion qui te justifie. Bien que tu sois le poète des noires nuits, le géant immense de la vallée, arborant avec pudeur ton amour disloqué, je serai l'évanouissement, la disparition, la blessure et la gerçure d'un long veuvage.

Des craquelures dans cet espace chaotique qui ébranlent l'équivoque nuptiale. Puis je mords la fente du serré chatolement de la nuit.

Jumelé enfantement de la lumière comme une décadence maudite, le silence nous persécute mais l'aurore, l'aurore fidèle nous scrute, attente de diadèmes.

Mon espérance, ma vision deviendront-elle palpables, galbes que je saisis, coupe où je bois, forêt où je danse si nos cendres s'éteignent en l'Ulcération du choc, de ce temps qui s'écoule entre le baiser, la peine et le retour ? Ô divine cruauté, vois ma misère, ma si inconsolable misère, voyance solitaire dans le foudrolement des viscères ! Je me souviens en ce jour pénible de mes victoires, de mes défaites, moi qui suis vaincu par des ruines pâles, des colonnes lézardées, un souffle moribond, un terrassement qui m'a catapulté vers la désolation, le froid des espaces stellaires. Page d'oubli, qui me consoles, dieux miséricordieux qui demandez des oboles, servitudes de créer, où s'achemine l'oracle, page de nulle part, toujours baptismale, jamais arrivée malgré le pressentiment de ta voix, Ô Ange ; dédoublant ma fortune, comme un trésor dans l'avenir.

L'enfer des ombres qui me désagrège, la prière pieuse qui s'abat dans l'abîme, les yeux qui se ferment d'horreur, ton œuvre t'appelant tels phares secrets qui grandissent, Ô Désir de sanctification, Ô plaie qui purifie l'âme, voici mes mots souverains enchâssant mon amour vaporeux, ma beauté rouge qui me lie éternellement !

Déchirant ma poitrine, l'inarticulé souffle transgressa les lois de l'innocence, pensées capturant la capucine fuyante, Ô Morte réanimée !

Conscience dictant le retranchement, éblouissement illusoire, refuge transparent, recueillez-vous au lieu insolite qui embrasse l'océan, la terre et le peuple et soyez digne salvateur, promesse inflexible, havre de paix comme dans l'empoisonnement de sa chevelure orgasmique, vous puisez le sens de la traversée, le but et le rayonnement, instant fracassant le destructeur engouement d'une impatience qui galvanise, peut-être êtes-vous mirage dans ce pesant désespoir, mots-boucliers, mots-miroirs qui annoncez l'intemporelle osmose.

Tu es la spumosité liquide de l'orage, la couleur rutilante du paysage, Ô Mélancolique, la souvenance de la chute, insoutenables gouffres. Nul ne pénètre le sanctuaire sacré, les aspérités floconneuses sans l'effroi qui rapatrie, le tumulte fracassant qui obnubile, comme ces peurs serpentes qui récoltent la comminatoire lésion, la fracture de tout l'organisme.

Nos chants ruissellent du duel rayonnant de la souffrance et de l'exaltée élévation. Ils naissent de la chaleur originelle pour vaincre les écueils et s'amalgamer à une intérieure grandeur. Ô cette Offrande qui devient miraculeuse, de notre cœur, le drapeau triste ! Quand le bonheur inondera le visage inespéré, toute route ceinturera les âmes, et notre charme révélera la radieuse puissance de notre pauvreté. Je te murmurerai mes larmes infinies, l'austérité de ma conscience, les difficultés de mon cheminement et dans une vision ultime, tu verras apparaître l'Aurore Immaculée :

LE SAINT DES SAINTS.